

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, par an, en avance, \$1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, par an, en avance, \$1 10
Aux deux publications réunies, par an, en avance, \$2 10

PRIX DES ANNONCES.
Sous-écriteur et au-dessous, première insertion, par ligne, \$2
Sous-écriteur et au-dessous, deuxième insertion, par ligne, \$1 50
Sous-écriteur et au-dessous, troisième insertion, par ligne, \$1
Sous-écriteur et au-dessous, quatrième insertion, par ligne, \$0 75
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Afranchir les lettres.)

feuilleton de la Revue Canadienne.

ALGUARO
OU
LE TAILLEUR DE PIERRES

CHRONIQUE BÉARNAISE.
(Suite et fin.)

« Voilà bien la faiblesse des femmes, répliquai-je, elles vantent leur dévouement, et au premier obstacle tout est fini. Si tu m'aimes comme je t'aime, si tu étais capable de soutenir une lutte d'une année, demain je sortirais de Saragosse, j'abandonnerais nos montagnes, j'irais travailler dans les états du roi de Navarre, et j'en rapporterais assez d'or pour contenter l'avidité de ton père ; mais non, ce serait demander plus que tu ne pourrais tenir ; j'en exigerais pas un sacrifice au-dessus de tes forces.
Les supplications, les pleurs n'auraient rien obtenu de ce cœur superbe ; mais je venais de lui porter un défi, il retrouva tout son courage.
« Un an, reprit Rafaëla, le travail d'un an ? ... non, non, ce ne serait pas assez ; j'attendrais deux années, et si alors tu n'es pas de retour, Alguaro, dis-toi bien que ton amie n'existe plus que pour Dieu !
« Ainsi le bonheur reparait devant moi ; mais quelle distance m'en séparait encore ! je devais pour l'attendre franchir l'intervalle d'un an, je le perdais si un seul obstacle ralentissait mes pas, il fallait fertiliser chaque heure, et de pauvre que j'étais, devenir riche à jour nommé ; j'avais beau puiser des forces dans le sentiment qui me soutenait, toute mon énergie était prête à m'abandonner en embrassant une telle perspective d'incertitudes et d'alarmes. Il y eut alors dans ma vie je ne sais quelle confusion ; un nuage de feu enveloppa ma tête, j'entendis la foule gronder dans mon cœur et le désespoir s'y rouler en hurlant. ... Oh ! ce fut horrible ! Je me demande encore si ce n'est pas une illusion, un rêve, un vertige ; il n'est que trop vrai, cependant... oui, je me rappelle... quel supplice !... comme j'ai souffert !... et l'on a pu dire que je n'aimais pas, que j'étais froid, indifférent, égoïste !... Ah ! de quelle épouvante seraient saisis ceux qui m'ont cru insensible, comme ils le maudiraient ce don fatal qu'ils m'ont contesté, si tous les souvenirs qui tourmentent mon âme se remuaient à la fois dans leur cœur !...
Ces mots désordonnés furent suivis d'une brusque interruption ; Alguaro était livide, ses larges sourcils se contractèrent, et ses yeux sortis de leur orbite et comme retournés sur lui-même prirent une teinte de sang.
« Peu de jours après, dit-il en se calmant par degrés, j'étais sur la frontière de l'Aragon, j'étais dans le Béarn par la vallée de Gistau, et comme si la patrie eût voulu me dire encore adieu, je rencontrai deux moines du couvent des Jérômistes qui retournaient à Saragosse et qui bénirent mon voyage ; vous savez le reste ; inutile de raconter une vie qui s'est trainée sous vos yeux et qui n'a été souvent que l'image de la vôtre ; elles touchent enfin à leur terme ces deux années d'épreuves ; plus de ces jours trop courts pour le travail, plus de nuits trop longues pour le repos ; je pars demain, demain je marche à une nouvelle existence, je cesse de gémir, j'oublie, j'espère, à chaque pas la poussière de l'exil se détache de mes pieds, et j'entrevois de plus près ces montagnes adorées où la patrie, l'amour, le bonheur tout m'attend avec Rafaëla.
« Comme on écoute le chant d'un oiseau longtemps après qu'il a cessé de se faire entendre, la foule silencieuse et béante retenait encore l'explosion des sentiments divers qui l'agitaient, lorsqu'un rire sardonique répondit aux dernières paroles d'Alguaro ; tous les yeux se portèrent avec surprise sur un Espagnol qui était à demi enveloppé dans un étroit manteau, et dont la toque de velours était ombragée d'un panache noir ; l'insolente ironie de cet homme, loin de se déconcerter, se donna libre cours.
« Patrie ! amour ! bonheur ! tout m'attend avec Rafaëla !... dit-il en imitant la voix d'Alguaro ; Rafaëla t'attend !... en vérité, l'honneur serait grand pour elle !...
Alguaro se leva bouillant de colère, le manteau de l'étranger s'entr'ouvrit et montre à ses yeux le rival qu'il abhorre.
« Que vois-je ? s'écria-t-il, Hernandez !
« Oui, Hernandez, le perfide Hernandez, comme tu oses l'appeler.
« Que viens-tu faire ici, imprudent ?
« T'arrêter.
« M'arrêter, toi ! as-tu donc résolu de braver ma fureur ?
« Quo m'importe ta fureur ! c'est à toi de trembler, je suis l'envoyé de ton seigneur et maître.
« Que veux-tu dire ?
« Cet ordre va te l'apprendre. Do par l'empereur Charles-Quint, roi de Castille et d'Aragon, moi Hernandez de Torella, délégué du seigneur justicier-major de Saragosse, je te somme d'avoir à me suivre sur l'heure ! »

Au nom détesté de Charles-Quint, les Béarnais, qui déjà murmuraient sourdement, se mirent à rugir.
« Depuis quand l'Espagnol commande-t-il en Navarre ?... » criaient les uns ; Honni soit le roi des impériaux !... vociféraient les autres ; et du sein de la foule exaspérée sortaient mille imprécations. — « Mort à Charles-Quint ! mort à tous les traîtres qui le servent ! tuez l'algazil ! tuez-le ! tuez-le ! »
Hernandez, assailli de toutes parts, fut renversé, foulé aux pieds, et aurait été impitoyablement massacré, si trois archers qui entraient alors dans la cour du château, et dont il avait eu l'imprudence de ne pas attendre l'arrivée, n'étaient point parvenus à se faire jour jusqu'à lui ; ils réclamèrent main-forte au nom du roi de Navarre, et dès qu'ils purent dominer le tumulte, un d'eux déroula un parchemin revêtu du sceau d'Henri d'Albret, et lut à haute voix l'ordre d'extradition.
La foule, subitement apaisée, était stupéfaite ; elle interrogeait la figure d'Alguaro avec autant d'inquiétude que de curiosité, et celui-ci debout et immobile, ne quittait pas son rival des yeux ; sa main agitée par un mouvement convulsif frémissait sur la poignée de sa dague.
Plus la frayeur d'Hernandez avait été grande plus sa rage fut violente.
« Tu n'as pas tout dit, fils de damné, s'écria-t-il ; tiens, tiens, voici qui t'aidera à compléter ton récit ! »
Et il lui fit passer un feuillet de vélin richement enluminé qui paraissait arraché d'un missel.
Alguaro changea de couleur.
« N'est-ce pas assez pour te rendre la mémoire ! regarde ce contour chargé de rouille ; le reconnais-tu à ce manche de figuier sur lequel tu as si habilement sculpté un chiffre amoureux ? il est tel qu'on l'a trouvé sur les rochers ; mais, voici mieux encore ; voici l'anneau émailé de Sainte-Engracia... eh bien ! qu'as-tu à dire ?... est-il un hérétique parmi les dignes âmes qui ont mieux mérité que toi d'être livré au bûcher et de mourir dans les flammes ? »
Parlé à un homme qui sort tout-à-coup d'une obscurité profonde, Alguaro semblait ébloui par une clarté soudaine ; la feuille de vélin, le couteau ciselé, l'anneau d'émail, il considérait tout et ne voyait rien. Un morne désespoir se peignait sur ses traits à mesure que les objets, dont l'aspect avait troublé sa vue, commençaient à prendre une forme distincte à ses yeux.
« Le voilà donc revenu, dit-il, ce passé dont je voulais jeter la poussière au vent ! et c'est la main d'Hernandez qui me l'apporte !... mes souvenirs s'élevaient en s'éloignant de moi, je croyais les rêver, ils ont reparu, ils sont tous présents, oui, tous, je les revois plus acharnés, plus implacables que jamais. Ah ! si la terre pouvait se fendre sous mes pieds et m'engloutir !... Insensé que je suis ! à quel bon me venter contre ma destinée !... Dieu est grand ; il a ouvert le flanc de la montagne pour en faire sortir mon secret ; il a donné un aveu : à l'ouvrage de mes mains pour me dénoncer, que sa volonté s'accomplisse !... Mais Rafaëla, Rafaëla, que va-t-elle devenir !...
« Tu n'as plus à l'occuper d'elle, vil suborneur, répondit l'Espagnol, épargne-toi un soin qui l'outrage ; une cellule de pénitence à Santa-Fé est son tombeau, elle s'y est enfermée en te maudissant. »
Un rayon de joie traversa comme un éclair la sombre figure d'Alguaro ; sa bien-aimée n'était pas au pouvoir d'Hernandez, elle avait tenu sa promesse ; mais le dernier mot qu'il venait d'entendre l'avait plus cruellement blessé que toutes les injures de son rival.
« Rafaëla m'a maudit ! s'écria-t-il, tu mens Hernandez, tu mens ! elle seule n'a pas le droit de me maudire, tout ce que j'ai fait mal ou bien, je l'ai fait pour elle ; savais-je, avant de l'aimer, si j'étais pauvre ou riche ? le gain de chaque jour ne suffisait-il pas à ma subsistance de chaque jour ? Est-ce pour moi que j'avais besoin d'or ? Qui a jeté la première bourse dans cette balance avariée que tenait la main de son père ? N'est-ce pas toi ? N'a-t-il pas fallu trouver le même poids ? Le court délai qui m'avait été accordé ne m'exposait-il pas à la chance de tout perdre ? Comment vivre, comment travailler sous l'étreinte de si poignantes angoisses ! mes calculs étaient ceux de tout artisan ; ils n'avaient jamais dépassé une semaine ; forcé de compter avec l'avenir, je fus éclairé ; il me parut certain que mes sœurs couleraient inutilement si mon ciseau était ma seule ressource ; il me vint alors une pensée qui ne devait pas être faite pour ma tête, car elle la bouleversa ; une de ces pensées de l'enfer dont le poison enivre et brûle... Eglise de las Santas masas ! église de ce couvent des Jérômistes, fondé par Ferdinand, le persécuteur de mon père, et enrichi de la dépouille de mes aïeux, c'est vers toi, vers toi seule que le souffle du démon devait me pousser ! La vengeance m'excitait au sacrifice ;... mes pas chancelèrent cependant... la parole d'un prêtre qui, du haut de la chaire, proclamait les décrets de la justice divine, m'arrêta sur le seuil du crime ;... interdit, confus, je m'échappai de l'église en jurant de ne plus y rentrer. Rafaëla m'apparut

tout-à-coup ; pour la première fois je vis des larmes humecter ses paupières, et elle s'éloigna en me répétant sa promesse : — « Deux ans d'attente, et puis, toi ou Dieu !... » — « Dieu, ou Satan me cria dans ce moment d'émotion une voix intérieure, mais Rafaëla avant tout, au prix de tout ! » Et cette voix impérieuse, irrésistible, je la pris pour celle de ma destinée ; j'obéis.
« Lorsque l'angelus eut sonné au couvent, seul dans l'église souterraine, je me glissai entre les ossements des martyrs ; j'écartai leurs reliques, et détachant une clé de la chaîne d'argent où repose la tête de sainte Engracia, j'ouvris son trésor, j'y plongeai la main, je saisis tout ce que je rencontrai dans l'ombre ; sa baguette, son missel, ses pierres. ... Comme mon sang battait alors mes artères ! quelles palpitations précipitées dans mon cœur !... moi qui n'avais jamais connu la crainte, je tremblais ! le bruit seul de mes pas me faisait frissonner ; tandis que j'esquayais la sueur froide qui coulait de mon front, un glas funèbre vint à sonner sous les arceaux retentissants ; j'accélérai ma fuite : les colonnes blanches contre lesquelles je me heurtais dans les ténèbres étaient devenues pour moi autant de spectres ; ma main se glaçait en les touchant ; je volai sans m'arrêter vers la montagne, et là j'enfonçai mon bâtin dans les fentes d'une roche aigue sur laquelle aucun autre chasseur que moi n'avait encore monté ; j'étais à Saragosse avant le lever du jour.
« Toutes les clefs dénoncèrent à la fois le sacrilège ; c'était le lugubre tintement de l'agonie ; d'immenses processions sortirent en habits de deuil des églises et des couvents ; l'archevêque, vieillard octogénaire, marchant en tête, la corde au cou et les cheveux couverts de cendres ; il s'avança vers Santas-Masas en réjettant le Miserere, et au sein de la foule gémissante qui répondait à ses prières, j'aperçus Rafaëla ; mon cœur ne put tenir contre ce spectacle ; je déchirai mes vêtements, je pris un cilice, et le cerçai à la main je me jetai des premiers dans le temple profané ; mes larmes lavèrent sur les dalles l'empreinte de mes pas nocturnes.
« Pardonne, sainte Engracia, pardonne, m'écriai-je, en me frappant la tête sur la pierre ; je n'ai cédé qu'à la rage ; j'aurais en vain prolongé une lutte inégale, ma destinée le voulait ; mais que ton courroux s'apaise ! je suis jeune encore, je te consacrerai, s'il est nécessaire, le travail de toute ma vie, et ton trésor te sera rendu !
« Cet engagement pris à la face des autels, j'ai su le remplir ; pas un marevèdus ne manquera ; dès que mes inquiétudes ont cessé, dès que les premiers fruits de mon travail m'ont permis d'attendre avec plus de confiance l'avenir, j'ai adressé un avis secret au justicier-major pour lui indiquer le lieu où le saint trésor est caché...
« Il est vrai, dit Hernandez, l'avis dont tu parles a été reçu ; mais déjà un chasseur d'Espagne avait apporté à Saragosse le couteau que tu avais oublié sur la montagne, et Zandagar et moi nous l'avions reconnu aux deux lettres que tu y avais entrelacées ; il fallait être aussi diligent pour le repêcher que pour le crime ; un lieu de l'envoyer au bûcher, ne se serait peut-être contenté du gibet ; apprends-le, d'ailleurs, les feuilles du missel retrouvées une à une avaient servi depuis longtemps pour te faire soupçonner par les Jérômistes, et tes remords en venant plus tôt seraient encore venus trop tard. »
Ces paroles cruelles excitèrent chez l'Aragonais un mouvement d'indignation qu'il s'efforça de réprimer ; c'en était fait ; il ne pouvait plus avoir la majestueuse colère du lion ; mais il y avait dans ses regards quelque chose de celle du tigre chaque fois qu'ils retombaient sur Hernandez.
« O Dieu terrible ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel, qui pourrais tromper ta vigilance ! ce missel que j'avais emporté dans ma fuite, et que j'ouvris par hasard en me reposant sur la première montagne de France, ce livre saint qui me rappela les menaces de ta justice, et que, dans ma fureur, je jetai feuille à feuille au torrent, devait servir aussi de témoin contre moi ! Rien n'a été perdu ; les deux moines que j'ai saisis sur la frontière, ce sont eux, je le comprends, qui ont dû reconnaître dans quelque page flottante l'image souillée de leur protectrice ;... ils ont remonté le cours du Gave et recueilli à chaque pas une nouvelle preuve du crime... Eh bien ! que faut-il encore ! frappe, grand Dieu ! achève l'œuvre de ta vengeance, mon front se courbe devant toi ! mais grâce, grâce pour Rafaëla ! Rafaëla est innocente ; son cœur n'a jamais cessé d'être pur ; oh ! par pitié, épargne-la ! n'ajoute rien au malheur que j'ai fait tomber sur elle !
« Trop tard, trop tard encore ! répliqua Hernandez avec un ricanement barbare, Rafaëla s'était révoltée contre la volonté de son père ; elle a porté la peine d'un indigne amour. Moi-même, muni d'un ordre du justicier-major, je l'ai arrachée de son cloître et je l'ai contrainte à venir avec les recluses, ses sœurs, voir ton nom cloué à l'infâme poteau ; on dit que depuis lors sa raison s'est égarée, qu'elle refuse toute nourriture, et qu'elle passe les jours et les nuits au pied du crucifix ; tu peux donc te dispenser de prier pour elle, bien que tu n'aies pas long-

temps à vivre, il est à croire qu'elle sera morte avant toi. »
Alguaro atterré resta sans voix ; il avait croisé ses bras sur sa poitrine et semblait perdu dans sa douleur ; il n'opposa aucune résistance aux archers qui s'avancèrent pour le désarmer ; il leur remit sa dague, et jetant un regard attendri sur ses compagnons qui mêlaient leurs larmes à celles des femmes, il donna lui-même le signal du départ.
A quelques pas du château, il se retourna en murmurant un dernier adieu, et ses yeux s'arrêtèrent sur le portail où l'on avait dressé un échafaudage pour placer les armoiries du roi de Navarre ; une idée soudaine se révéla dans ses traits ; il s'approcha vivement du vieil argentier qui l'avait fait asseoir à sa table, et le supplia de lui accorder une faveur.
« Parle, lui répondit l'ancien homme d'armes, en omettant sa voix pour cacher son émotion, que veux-tu ?
« Laisse-moi un souvenir, grave sur ce portail la pensée de ma vie, cette pensée fatale que j'ai portée comme un joug, et qui m'a écorcé... le fatal allumet sur l'éveil prévient peut-être d'autres naufrages.
« Mais les armes de Navarre ?
« Elles brillent sur trop de castels, sire écuyer, pour avoir besoin de blasonner celui-ci ; voyez là-haut sur ce mur la menace béarnaise : Touches-y si tu l'oses ; n'est-ce pas assez ? qui ne connaîtrait à ces mots le noble et vaillant maître de Coarasse !...
« Tu dis vrai, répondit l'argentier, l'épée du fourreau vaut mieux que celle de l'écusson ; grave donc à cette place ta triste légende, et puisse la légende profiter au pays ! »
Alguaro s'élança aussitôt sur l'échafaudage ; ses outils lui furent rendus, et dès qu'il les eut touchés, on vit sa figure se ranimer ; son œil reprit tout l'éclat qu'il avait perdu ; les rubans du bouquet de gui qu'il avait planté le matin au dessus du portail, jouaient au vent et ondulèrent autour de sa tête ; il attaqua le granit avec une telle hardiesse et d'une main si ferme et si sûre, qu'on aurait pu croire qu'il avait un modèle devant les yeux. Hélas ! ce qu'il écrivait était gâté depuis si longtemps dans son esprit ! c'étaient les dernières et funestes paroles de son père : « Lo que hu de ser no puede faltar. » Son ciseau ne se reposait que pour s'aiguiser ; il courait, il volait de lettre en lettre, il brûlait la pierre ; autant de coups, autant d'étincelles.
La foule attentive répétait chaque mot à mesure qu'il était formé, et se communiquait à voix basse ses pénibles impressions ; les archers avaient été postés au pied de l'échafaudage ; mais l'impatient Hernandez, pour surveiller de plus près son ennemi, s'était placé sur l'échelle.
La dernière lettre venait d'être sculptée, lorsque le maillet d'Alguaro s'échappa de sa main et tomba sur le plancher où s'était accoudé l'Espagnol ; celui-ci le ramassa et demanda à son prisonnier s'il n'avait pas fini.
« Pas encore, dit Alguaro en signifiant de nouveau son ciseau sur un grès humide et poli, il faut que j'écrive ici mon nom.
« C'est juste, répartit Hernandez, et il monta sur l'échafaud pour lui rendre le maillet ; mais, ajouta-t-il avec son ironie satanique, pour que ton nom soit abhorré comme il doit l'être des deux côtés des Pyrénées, il est nécessaire qu'il soit suivi à Coarasse du même mot qu'à Saragosse.
« Et quel est ce mot ?
« Ne te l'ai-je pas assez répété ? SACRILÈGE !...
« Tu te trompes, Hernandez, il en est un autre qui a été écrit dans le ciel le jour où je t'ai connu.
« Et quel est-il ?...
« MEURTRE !... répondit l'Aragonais d'une voix tonnante, et en même temps il lui plongea son ciseau dans le cœur. »
Un cri d'effroi s'éleva de toutes parts ; les archers escadèrent l'échelle, mais avant qu'ils fussent arrivés sur l'échafaudage, Alguaro avait tourné contre sa poitrine le fer retiré fumant du cœur d'Hernandez, et il était tombé pour ne plus se relever. Son corps palpitait râlant sur celui de son rival, dont la tête pendait échevelée vers le sol et vomissait des flots de sang.
ADOLPHE DE PUISGACE.

Le moment actuel nous semble être en effet une de ces heures critiques et décisives où l'on ne doit oublier aucune des considérations qui peuvent peser de quelque poids dans la balance de l'avenir. Toutes les fois qu'une nation est en suspens entre la guerre et la paix, comme l'est aujourd'hui l'Union américaine, elle doit embrasser dans toute étendue la double perspective qui s'ouvre devant elle, et peut-être qu'à la fin de l'année 1846, le gouvernement de Washington avait examiné les choses sans prévention comme sans illusion, il ne se fut pas engagé dans la lutte dont il appelle aujourd'hui la fin de tous ses vœux.
En principe absolu, nous avons eu déjà occasion de le dire, la guerre est antipathique à toute république établie. Souvent inévitable, parfois utile à l'aurore de la liberté, elle marque presque toujours, il est vrai, la naissance des Etats indépendants ; mais alors l'enthousiasme, le sentiment des droits, commencent avec eux ; alors il y a au fond de la lutte une question de vie ou de mort, et donc l'histoire des peuples comme dans l'histoire des hommes, la justice, les sympathies, la victoire sont du côté de celui qui veut vivre, contre celui qui veut l'étouffer. C'est ainsi que toutes les républiques du vieux monde, Thèbes, Athènes, Sparte, Rome sont nées au milieu des armes, émancipées par l'héroïsme de leurs premiers citoyens ; c'est ainsi que plus tard les Pays-Bas, la France, les Etats-Unis ont arraché de sang l'arbre à peine planté de leur liberté.
Mais, dès que cette question d'existence est décidée la situation change complètement : la guerre, d'élément régénérateur qu'elle était, devient un fléau, un élément de destruction, et ce n'est par la nature même des choses. L'essence du gouvernement républicain est en effet l'égalité et le bon marché ; la guerre est avant tout hiérarchique et onéreuse ; les institutions libres ont pour base la fraternité, pour but le bonheur de tous ; la guerre repose sur l'antagonisme et la violence, elle aboutit forcément à l'oppression, ou du moins à la contrainte ; enfin la paix et l'indépendance étouffent les ambitions ou les rendent impossibles ; la guerre les éveille et leur ouvre la carrière.
Ces vérités, les Etats-Unis n'en ont déjà plus à la entrevoir ; ils en ressentent les effets matériels. Quinze mois de lutte ont suffi pour renverser complètement leur économie tout entière ; pour les forcer à agrandir le cadre de leur armée permanente ; pour mentir à leur constitution ; pour amener dans l'équilibre des pouvoirs qui les régissent des altérations graves sinon par leur portée du moins par le fait seul de leur existence. En admettant que les espérances de paix se réalisent dès à présent, l'Union en sortira avec une dette triplee, avec des charges nouvelles qui survivront bien longtemps à la guerre, avec une brèche à ses principes fondamentaux ; enfin avec la preuve que, dans certaines circonstances données, les cercles constitutionnels de certains pouvoirs peuvent devenir élastiques et se prêter aux exigences des temps — peut-être bien aussi à la volonté des individus.
Il y a là évidemment plus d'un germe grave dès à présent, grave surtout si la guerre, au lieu de se terminer dans la crise actuelle, devait se prolonger indéfiniment. Aujourd'hui que l'amour-propre national et l'honneur du drapeau sont engagés dans la lutte ; aujourd'hui que l'on se trouve dans une situation transitoire, que la nécessité fait loi, on marche en avant, on se berce de l'illusion que toutes ces anomalies disparaîtront avec le fait anormal qui les ont produites. C'est une erreur dont le réveil sera rude et retentira profondément dans l'édifice républicain de l'Union.
Quels que soient, en effet, les fruits qu'on en recueille, la guerre du Mexique laissera après elle deux résultats inévitables : une dette et une armée. Or, ce sont là, il n'est pas besoin de le discuter, les deux fléaux de toute république, d'une république fédérale plus que de toute autre encore. Il y a dans l'avenir de ces deux mots le germe de l'institution la plus antipathique et la plus funeste aux Etats-Unis : la taxe directe, fantôme qui, dans la pensée des populations américaines, cache, sous les plis de son linceul, la dictature, la royauté, la tyrannie.
A côté de cette perspective inquiétante, la guerre du Mexique laissera un autre résultat non moins fatal : un nouveau cours aux idées, une nouvelle vie aux ambitions. Dès aujourd'hui les symptômes de cette disposition d'esprit se révèlent ; dès aujourd'hui nous voyons certains esprits étendre leur convoitise bien au-delà des conquêtes déjà faites et de celles regardées comme acquises. Ni le Texas, ni la Californie ni le Nouveau Mexique même ne suffisent déjà plus bien des ambitions ; on rêve le Mexique entier, l'île de Cuba, plus encore peut-être. Ce sont là des vœux isolés et des rêves patriotiques, d'accord. Mais les ambitions personnelles commencent toujours ainsi ; l'esprit de chacun suit bien vite les tendances de l'opinion générale. Or, l'opinion a déjà vu dans les lauriers d'un soldat victorieux un titre à la magistrature suprême de la république.
Les agrandissements mêmes que rêvent pour l'Union américaine ses enfants les plus dévoués, sont un des dangers que la guerre actuelle doit